

Comment se faire des amis Sixième assaut

Patrick Coppens

Number 28, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coppens, P. (1986). Comment se faire des amis : sixième assaut. *Moebius*, (28), 118–126.

COMMENT SE FAIRE DES AMIS (sixième assaut)

Alyre Bluteau, de Cartierville, me demande de faire un rapide tour d'horizon des revues culturelles publiées au Québec, qui lui passent très rapidement entre les mains. Il existe sur le sujet une documentation très utile mais parfois un peu ancienne, puisque en ce domaine la mobilité, pour ne pas dire la volatilité, est un des rares traits permanents, avec les trésoreries difficiles, les fins de mois et de siècle angoissées.

Sanis promettre un tour d'horizon (mon véhicule a déjà un fort kilométrage), j'ai le goût, M. Bluteau, de vous parler de *Spirale*, CP 98, succ. E, Montréal, H2T 3A5. 12,00\$ par année pour l'abonnement à neuf numéros: un rapport qualité-prix plus que satisfaisant.

J'aime dans cette revue la politique éditoriale, nette et franche: *Spirale* ne propose aucun commentaire sur les productions des membres de la rédaction. Voilà une attitude saine qui contraste avec les magouillages de plusieurs journaux et revues. Les confrères devraient se faire une obligation morale de les imiter et accorder une attention plus soutenue aux productions d'une équipe qui a su mettre en accord ses convictions et ses actes.

D'une certaine façon, *Spirale* a accepté le lourd héritage des revues engagées, idéologiques ou militantes, dans lesquelles se sont brassées bien des idées au cours des années 70. Jusqu'à quel point? Pour s'en faire une idée, il suffit de parcourir l'éditorial de février 1986, signé par le comité de rédaction.

D'abord, constatons que *Spirale* s'inquiète, comme le milieu culturel dans sa totalité, du médiocre intérêt et même de l'hostilité larvée, manifestés par les deux paliers de gouvernements envers les arts. Comme si le préjugé favorable à l'entreprise privée, au profit, ou aux faillites bancaires, allait de pair avec je ne sais quelle régression intellectuelle, obscurantisme, mise en veilleuse du sens critique. Qui voudrait d'une liberté qui s'interdit de comparer?

Revenons à l'héritage. L'éditorial est éloquent. *Spirale* est laïque, critique envers la présence visible du clergé dans le champ culturel. En ce domaine, elle fait preuve d'un militantisme relativement nuancé, qui heurte cependant certaines consciences.

En proposant un constat sévère et lucide de l'état lamentable de la critique littéraire au Québec, sur les ondes et dans les grands médias, *Spirale* ne s'embarrasse pas de nuances, et elle a parfaitement raison de dénoncer une situation qui fait l'affaire de bien des gens. Encore qu'il faille être un peu naïf pour s'imaginer qu'en ce domaine «l'improvisation est la règle du jeu». A moins qu'on ne désigne, sous ce mot pudique, le mélange d'ambition, d'incompétence, de monopole et de censure, qui cimentent les solidarités de l'Institution.

Ce que j'aime dans *Spirale*? Souvent le ton, l'ironie cinglante et le refus de dévaloriser toutes les théories, toutes les idéologies, de renvoyer dos à dos la souris et l'éléphant. Aucune trace de «crétinisme» intellectuel à *Spirale*. Une bonne utilisation de l'effet mobilisateur du féminisme, de l'effet démultiplicateur de sa critique en sympathie. Un refus du flou artistique, des paradoxes fussent-ils brillants. Une liberté orientée, claire et sans sectarisme (sauf dérapages).

Ce que je n'aime pas. *Spirale* a évacué la question nationale. Il me semble qu'un sujet d'une telle importance, passée et future, mérite mieux que la politique du bol de toilette. En se demandant «comment penser sur le plan culturel hors du nationalisme», l'éditorial montre les limites et les dangers d'une position à priori.

Pour être tout à fait franc, certains collaborateurs manifestent une nostalgie dialectique envers le marxisme, ce cadavre exquis qui embaume les garde-robes de leur jeunesse. D'autres sont mal remis de leur fascination à l'égard du récent terrorisme des avant-gardes auto-désignées et auto-promues, de leur radicalisme esthétique, pourtant dépourvu de consistance. Un dernier point: la revue aurait intérêt à envisager la possibilité qu'il y ait, dans le féminisme, une part de totalitarisme.

Spirale? Une revue qui, entre modernité et post-modernisme, enfonce le coin d'une vigilance idéologique

et d'une sensibilité réceptive au plaisir du texte, du spectacle, de l'idée, et de leur critique.

Face au lobby clérico-conservateur, à la vague intimo-régressive, aux angoisses d'égos évanescents, éperdus de reconnaissance, c'est-à-dire avides de gloire. *Spirale*, sans la condamner formellement, met en garde contre «la tendance généralisée à une néo-subjectivité, un retour au sujet individuel sans dimension sociale». Cet avertissement donne toute sa dimension à l'objectif de la revue: «faire émerger du tissu social» des pratiques culturelles «inscrites dans un projet de société».

Patrick Coppens
19 février 1986

TITRE: Nationalisme et modernité

SOUS-TITRE: Louis Riel et Guy Moineau

FAUX-TITRE: Les chiens, les chacals et le Paria

Guy Moineau, vous connaissez? Ce poète discret, exigeant pour lui-même et pour les autres, solitaire et altruiste, qui a prouvé qu'à l'intérieur de la modernité québécoise (famille Herbes rouges), il y avait place pour le style et l'ellipse, la réflexion et la distance.

Guy Moineau, vous connaissez? Ce poète, dont le nom se transmet de bouche à oreille, comme une bonne adresse, comme un secret qui se mérite.

Son dernier livre, *Chien* (Nouvelle Barre du Jour, 1985), sobre et dense, m'a remis en mémoire une phrase du séparatiste canadien John A. Macdonald, qui rêvait de faire de chaque québécois un juteux hamburger, c'est-à-dire un chien-chaud, et qui avait plus d'une corde à sa potence: «Louis Riel sera pendu même si chaque *chien* du Québec devait japper en sa faveur». Merci à l'historien Jean Morrisset de m'avoir rappelé cet exemple significatif du fair-play canadien (Meurs ou décrois).

Comme quoi tout s'enchaîne dans la Confédération pour le plus complet abaissement et esclavage des nations francophones, jusqu'aux plus récents complexes et réticences de nos élites-gribouilles qui s'interrogent encore et se demandent «comment penser sur le plan culturel hors

du nationalisme» (Spirale, éditorial, février 1986). Une seule réponse: en perpétuels vaincus.

Il faut penser, en regardant droit dans les orbites creuses, le pendu Louis Riel, qui se balance au vent de l'histoire que ses assassins font souffler. Et d'abord, il faut de toute urgence enlever des pattes des descendants de ces exécuteurs, le héros métis de l'épopée française, dénoncer sans faiblesse les détrousseurs de cadavre.

Je suis un chien du Québec et je jappe pour Louis Riel. Les Macdonald s'appellent-ils aujourd'hui Brian Malrone y ou Robert Bourassa bis? Mes amis de Spirale ont-ils compris la petite démonstration? Il ne faut jamais parler de nuance à la nuque d'un pendu.

Revenons à Guy Moineau et à *Chien*. J'aime son pragmatisme («l'immédiat précède l'éternité avec maladie»), son sens de la nature («cueillir des expressions de bêtes / pour éviter la terreur avec symbolisme»), sa façon de lier le sort de la liberté à celui de la culture («sans la grâce étymologique des aventures / l'univers hurle au début des cages»). J'aurais aimé que la citation mise en exergue soit de Louis Riel, plutôt que de Milan Kundera, substitut exotique. D'autant plus que Guy Moineau a gravé l'épithète qui manque à la tombe profanée de Riel: «la sainteté s'achève toujours par une blessure», profonde comme la mort injuste. Ainsi, pieusement je rêve d'une modernité réconciliée avec l'Histoire, de donner des armes aux vaincus, aux trahis, aux pendus, et que leur sacrifice ne soit pas détourné au profit de la race prolifique des bourreaux.

Patrick Coppens
23 février 1986

COMMENT SE FAIRE DES AMIS (Septième secousse)

Dans une petite lettre enjouée, Berthille Grimard m'écrit qu'elle ne se fie plus aux recensions des journaux. Elle ajoute: «je gagne du temps mais je ne sais plus quoi lire. J'ai beau seiner dans les librairies, rien ne me tente.»

Voici donc pour toutes les Berthille Grimard, lectrices émancipées mais perplexes, quelques titres de livres que

j'ai lus il y a un certain temps et qui ont laissé une trace heureuse dans ma mémoire.

** Hermétistes, devins et proscrits, tous romantiques*

FRAGOLETTA OU NAPLES ET PARIS EN 1789. Par Henri de Latouche. Ed. Desjonquères (227, rue Saint-Honoré. 75008 Paris). Cet écrivain, laissé pour compte du romantisme pour cause d'allergie à toutes les coteries, eut l'honneur d'être pillé par Balzac et Hugo, Vigny et Nodier. SERAPHITA de Balzac doit beaucoup à l'héroïne éponyme de FRAGOLETTE (1829). Le lecteur d'aujourd'hui goûtera la double stratégie romanesque déployée par de Latouche: celle d'un diptyque historique traversé par l'énigme d'un destin singulier. Il constatera que l'Hermaphrodite de Polyclès a été l'emblème de bien des romans, avant d'être réquisitionné, à son corps défendant, comme videur à la porte des boîtes de la modernité louche. J'ai pour Henri de Latouche, pour sa sensibilité à l'esthétique de son temps, son intuition sûre des talents à mettre de l'avant et surtout sa touchante inaptitude à formuler pour lui-même l'enjeu de sa création littéraire, une tendresse particulière. De Latouche, qui a inventé le reportage judiciaire, devrait avoir droit d'en appeler du jugement de l'histoire et de plaider sa cause. Je me garderai bien de lui proposer mon amitié de plume. Il a dit là-dessus des choses définitives: «L'amitié est une des calamités de notre époque littéraire. Depuis que nous sommes tous des hommes de génie, le talent devient singulièrement rare.» Je verrais bien ces deux phrases en épigraphe à «Comment se faire des amis.»

Pour en savoir davantage, j'invite le lecteur à parcourir la préface de Monique Nemer, à laquelle j'ai emprunté l'essentiel de mon propos.

LA NUIT DES TEMPS. Par Jacques Renaud. Triptyque. Ce texte, comme FRAGOLETTA, peut se lire à deux niveaux, l'un anecdotique, l'autre emblématique. On comprend l'embarras de la critique, toujours bousculée par le temps, terrorisée à la pensée de n'être pas de son temps, devant ce flux poétique, ample, énigmatique, in-

cantatoire, fervent, rébarbatif au premier abord, et dont les sources sont bien identifiées: LE LIVRE DES SPLENDEURS (Sepher-ha-Zohar), la GENESE, la divination zodiacale, le symbolisme des nombres légué par la qabba-le hébraïque. En plusieurs occasions, Jacques Renaud réussit à faire partager «le mystère vibrant de la puissance qui génère les formes» (cette citation constituant de surcroît une fameuse définition de la poésie à dériver et à décrypter de l'auteur du CASSE.)

FRAGMENTS DU CHOEUR. Vers et proses. Par Marcelin Pleynet. Denoël. L'ésotérisme de Pleynet n'est pas celui de Renaud. Savant dans l'exaltation et obscène dans l'hermétisme, Pleynet a écrit un livre pour initiés. Par exemple, son dernier texte intitulé «Le sommeil des monstres» peut difficilement être compris par ceux qui ne connaissent pas, ou ont oublié, la phrase de Goya: «le sommeil de la raison engendre des monstres». Or, cette phrase ne figure pas en exergue dudit texte. Et pourtant FRAGMENTS DU CHOEUR persiste dans ma mémoire, pour des essais consacrés à Mozart, Dante, Shakespeare, Bossuet, Racine et Baudelaire. Ainsi que pour une dédicace versifiée qui se termine ainsi: «aux voisins, aux proches, aux amis / à ceux qui d'habitude nient».

LE MARQUIS DE CUSTINE. Ou les malheurs de l'exactitude. Par Julien-Frédéric Tarn. Fayard. Ceux qui auront aimé FRAGOLETTA apprécieront ce brillant portrait, fruit de quatorze années d'investigation et de «l'obscur pressentiment d'une vieille fraternité». Ce n'est ni une biographie ni un essai. L'auteur a tâché de pénétrer par sympathie dans l'intimité de cet écrivain souvent dénigré, mais admiré de Baudelaire et de Nietzsche. Il s'est efforcé d'adopter le ton et le pas mêmes du discours custinien qui, n'en doutez pas, est d'une cuisante actualité: «Ce siècle est vain, froid et paresseux, il ne lit que sur parole, n'admire que des noms..» XIXème? XXème? XXIème siècle? Il y a des vérités qui ont la couenne dure. Pour une biographie au sens strict du terme, celle du Marquis de Luppé, publiée en 1957 aux éditions du Rocher reste très valable (titre: ASTOLPHE DE CUSTINE).

* Avec ou sans amour

L'AMANT GRIS. Par Louise Warren. Triptyque. L'amour comme une «parenthèse rose» dans la grisaille quotidienne. Une poésie simple, discrète, accessible et naturelle. Louise Warren ne hausse jamais le ton pour évoquer la vie d'une jeune femme amoureuse d'un homme partagé entre plusieurs liens. Avec en contrepoint de ce présent vaporeux - évoqué plus que décrit - chargé de désir («tourisme réciproque des regards») et d'une imperceptible nostalgie / tristesse, des souvenirs très précis d'une enfance en famille. Un livre d'images intérieures.

AMOUR DE PERDITION. Par Camilo Castelo Branco. Actes Sud. Un roman de la passion amoureuse et du romantisme le plus noir. Pour découvrir l'âme portugaise au siècle dernier. Et vibrer.

HEGATE ET SES CHIENS. Par Paul Morand. Flammarion. Sixième édition, assortie de commentaires et d'un dossier de 45 pages, d'un récit publié en 1954. Une oeuvre érotique, perverse, subtile et floue (J.F. Fogel parle d'une pédophilie du sous-entendu.) Selon Morand, à l'origine de l'amour, il n'y a ni désir ni affection mais la «perversion elle-même» (S. Hecquet)

ET PEUT-ETRE SUFFIT-IL DE... Par René Pons. Actes Sud. Un monologue lyrique qui s'efforce de décrire l'indicible délivrance par le langage. Et une formidable lamentation («Je suis froid comme un serpent au centre de l'hiver peut-être suis-je déjà mort») Absence totale de ponctuation. Une belle apologie du héros narcissique, c'est-à-dire, comme l'a remarqué N. Mailer, «affligé d'un excès de dialogue intérieur» et continuellement épié par l'oeil de sa conscience (Malheureuse?).

UN GALOP D'ENFER. Journal 1977-1978. Par Gabriel Matzneff. Editions de la Table ronde. Charme slave et profil romain. Ce journal impudique d'un libertin métaphysique (l'expression est de Philippe Sollers) irrite et séduit, surtout si le lecteur est dans la disposition d'esprit de l'auteur: tout ce qui ne le passionne pas le tue d'ennui

(cf p. 214). En provocateur fragile, en dissident mondain féru d'auteurs antiques, en pédophile «romantique» spécialisé dans les amours lycéennes, en explorateur de son chaos intérieur, en ami sulfureux du clergé orthodoxe, torturé par la question religieuse, Gabriel Matzneff hausse l'exhibitionnisme (intellectuel et «physiologique») au niveau d'une ascèse. Ni cynique ni pervers par instinct, trop spirituel et raffiné, trop cultivé, pour scandaliser le lecteur complice-averti, l'auteur est un excellent styliste qui puise généreusement dans ses contradictions d'esthète: mégalomanie tendre de l'initiateur, pente autodestructrice du narcisse, disponibilité de l'égoïste pour des causes difficiles ou perdues. Voilà pourquoi j'aime l'oeuvre de Matzneff. Et aussi parce qu'elle soulève l'ire d'une faction pudibonde, hypocrite, moralisatrice, ridiculise l'inculture des contemporains, et fait courir des risques, qui ne sont pas tous calculés, à son brillant auteur, un des rares à avoir connu les joies amères de la censure et de l'ostracisme à la française.

** De l'âme ou de l'histoire*

Quel astre est le plus fou?

(Patrick Coppens, in «nuits ouvrantes».)

CONSTAT 60. Par Ghislaine Legendre. Editions du Noroît. Harmonies métaphysiques. Des textes véhéments et évanescents (ça tient de la sorcellerie). Un des meilleurs recueils publiés dans la collection «l'instant d'après». «Ce bruit de miel pâle comme un code atlantique» enchante les ouïes fines. Les autres n'entendront qu'un «bien triste murmure» (Serge Trudel), nous laissant à notre bonheur rare.

TOUS BORDS, TOUS COTES. Par Jacques Michaud. Ed. du Vermillon. De bons poèmes, accessibles et d'une force d'évocation constante, qui transportent le lecteur dans l'Abitibi du début du siècle jusqu'aux années cinquante. Une réussite, dans un genre périlleux (le poème narratif) qui n'en comporte pas tellement. Un émule de Camille Laverdière.

MAHLER ET AUTRES NOUVELLES. Par Pierre Nepveu. Editions du Noroît. «Une fois touché le sens du non-sens, que reste-t-il?» s'interroge le poète qui voudrait grandir en lui-même, en quête de bonheur et de passé. Mais «le moi / n'est pas intéressant. / Ni son bonheur. / Encore moins son malheur.» Pourtant il faut faire face à l'identité et à sa terrible ressemblance, à ses imprévisibles exigences. Une poésie à la recherche d'un intimisme habitable, idéologiquement compatible, à la recherche d'une morale de l'épreuve: «plus je m'effondrais, plus j'étais réel». Angoisse de sphinx.

Toutes les questions posées par Pierre Nepveu se retrouvent dans LA MAISON DE CARTON ET AUTRES TEXTES, par Martin Adan, chez Luneau Ascot éditeurs. Mais les réponses sont bien différentes. Du réel, Adan écrit «si tu aspirés, Ne s'appréhende, il s'imagine. / Le réel ne se laisse saisir: on le suit, / il y a pour cela le rêve et la parole. / Méfie-toi de son raccourci!

Quant à la question de l'identité qui est au coeur de MAHLER, le poète péruvien dans «Ecrit à l'aveuglette» (1961) la règle en quelques phrases: «Qui suis-je? Je suis ma question, / Indicible, innombrable / Aspect et coeur de l'irascible.»

BLEUS DE MINE. Par Anne-Marie Alonzo. Editions du Noroît. Mémoire et corps en voie de réconciliation, l'auteur célèbre un retour à l'enfance par l'écriture. Une poésie elliptique, brisée, et pourtant très musicale. Une poésie également vigilante et volontaire qui s'ancre en de multiples aphorismes directs: «N'écoute de douleur que l'éclat / nie ainsi tout reste de fuite» (p. 14). La suppression des articles est un peu trop systématique et, si son message d'urgence est bien reçu, ne semble pas toujours ajouter de l'éclat à l'énigme. Depuis son premier livre, l'oeuvre d'Anne-Marie Alonzo me passionne. Dans *le Devoir* du 27 septembre 1980 j'écrivais à propos de GESTE (éditions de Femmes): «un beau livre, exact, pudique et nécessaire. Intérêt littéraire de premier ordre.» Le commentaire n'a rien perdu de son actualité.

Patrick Coppens